

mémoire de ses nombreux amis, avait donné l'histoire fort exacte d'une épidémie qui se répandit à Bordeaux en 1805 (1). Plusieurs années après, M. Bailly de Tours observait les fièvres de Rome (2); MM. Nepple (3) et Olivier (4), celles du département de l'Ain; Raymond Faure, celles de la Grèce (5). M. le docteur Bonnet de Bordeaux publiait, en 1835, un traité méthodique et complet des fièvres intermittentes (6). Trois ans avant, M. Gabriel Tourdes avait donné une excellente monographie de la fièvre pernicieuse (7).

L'occupation de l'Algérie par les Français devait fournir à l'histoire de ces maladies périodiques de nouveaux et nombreux matériaux. Vues en grand et sous l'influence des causes puissantes qui activent leur développement et accroissent leur intensité, ces affections se sont offertes sous tous les types et avec leurs nuances les plus tranchées. Elles ont été étudiées par d'habiles observateurs, et fait éclore plusieurs publications importantes, parmi lesquelles il faut citer celles de MM. Antonini, Ch. Monard et Pasc. Monard (8), Maillot (9), Boudin (10), Félix Jacquot, etc.

Vers la même époque, on observait aux États-Unis d'Amérique une fièvre rémittente grave et une variété de fièvre per-

(1) Notice sur les fièvres pernicieuses qui ont régné épidémiquement à Bordeaux en 1805. Paris, 1809.

(2) Traité anatomico-pathologique des fièvres intermittentes simples et pernicieuses, etc. Paris, 1825.

(3) Essai sur les fièvres rémittentes et intermittentes des pays marécageux tempérés, Paris, 1828.

(4) De la fièvre pernicieuse dans les pays marécageux de la Dombes et de la Bresse. Bourg-en-Bresse, 1845.

(5) Des fièvres intermittentes et continues. Paris et Montpellier, 1833.

(6) Traité des fièvres intermittentes. Paris, 1835.

(7) Strasbourg, 1832.

(8) Lettre médicale, oct. 1831. (Recueil des Mém. de Méd. militaire, t. XXXIII, p. 203.) — Considérations générales sur les fièvres intermittentes. (Idem, t. XXXV, p. 5.) — Rapport sur les maladies observées à Alger en 1838, par MM. Monard frères. (Idem, t. XLVIII, p. 193.)

(9) Traité des fièvres ou irritations cérébro-spinales intermittentes, d'après les observations recueillies en France, en Corse et en Afrique. Paris, 1836.

(10) Traité des fièvres intermittentes, rémittentes et continues des pays chauds et des contrées marécageuses. Paris, 1842.

nicieuse assez analogue, sous quelques rapports, à celles de Rome et de l'Algérie, mais ayant son cachet spécial. Je veux parler de la *congestive fever*.

Enfin, une grande page dans l'histoire de la fièvre intermittente, est remplie par les rapports de cette pyrexie avec les altérations de la rate. Ici viennent se placer les noms de MM. Audouard et Piorry. C'est surtout au zèle scientifique de M. Piorry (1) qu'on doit l'attention toute spéciale qui, depuis quelques années, s'est attachée à l'examen de la rate, comme cause ou comme coïncidence des fièvres intermittentes.

B. — Causes des fièvres périodiques.

a. — Lieux dans lesquels ces fièvres règnent ordinairement. —

Les fièvres périodiques règnent en beaucoup de contrées, mais non d'une manière uniforme dans les diverses régions.

Il est des pays qui n'en sont que rarement atteints : tels sont les pays froids, secs et montueux. Elles sont peu fréquentes en Suède (2), dans l'Islande, le Goënlând, dans une partie de l'Allemagne jadis occupée par des forêts (*hercinia silva*), dans la Carniole (3), la Suisse (excepté près des lacs), à Neustadt, dans le gouvernement de Cologne (4), à Paris (5), au cap de Bonne-Espérance, etc.

Dans les contrées très-froides en hiver et très-chaudes en été, les fièvres intermittentes peuvent se montrer. C'est ce qui a lieu dans certaines parties de la Sibérie. Le docteur Voskressenski a donné l'histoire d'une épidémie qui prit sa source, en 1824, dans le steppe de Barbarenski. C'est une plaine immense, bordée au nord par des montagnes couver-

(1) Les travaux de M. Piorry sont résumés et présentés dans un ordre très-méthodique et très-lumineux, dans sa *Pathologie iatrique*, t. VI.

(2) Linné; *Amœnitat. acad.*, 1er vol., diss. I.

(3) Hildenbrand; *Institut. med. pract.*, t. I, pars II^a, p. 77.

(4) Brach; *Expérience*, t. I, p. 653.

(5) Leçons de M. Chomel. (*Gaz. des Hôpitaux*, 1842, p. 23, et 1846, p. 373.) — Cependant, M. Piorry a rencontré dans les hôpitaux beaucoup de fièvres qui paraissent dues à des causes appartenant à la ville elle-même. C'étaient des malades qui avaient travaillé aux égouts, aux fortifications, aux carrières, au pavage, sur les bords du canal Saint-Martin ou sur les bords de la Seine, etc. (*Path. iatriq.*, t. VI, p. 83.)

tes de neiges éternelles, traversée par l'Oby, formée d'un sol marécageux couvert de bruyères, où, l'hiver, le thermomètre descend à 32 degrés, et qui, dans l'été, se dessèche aux rayons d'un soleil brûlant. Alors s'élèvent d'épaisses vapeurs qui engendrent des fièvres intermittentes. Dans l'épidémie de 1824, les villes voisines furent atteintes. La maladie était subcontinue, puis intermittente; le quinquina en triomphait (1). L'influence de la chaleur, dans la production de la fièvre périodique, se révèle dans cette épidémie. On va la voir agir encore dans la circonstance suivante.

Les fièvres intermittentes sont presque inconnues dans le nord de la Russie (2). Mais à mesure que l'on se dirige vers le sud, elles se montrent de plus en plus fréquentes. Les cas en sont nombreux dans la Volhinie, plus communs dans la Bessarabie, et davantage encore dans la Bulgarie. La fièvre y est grave et assez souvent pernicieuse. Elle est endémique en Moldavie (3).

Cette maladie est très-répendue en Bohême (4), en Hongrie (5), en Prusse. Elle visite souvent *Postdam*, cette délicieuse habitation des rois de Prusse (6). On l'observe fréquemment à *Copenhague*, au printemps et en automne, sous le type tierce (7).

L'Angleterre n'est point à l'abri de cette maladie, puisque c'est là que Sydenham, Morton, Huxham, ont eu de nombreuses occasions de l'étudier.

(1) *Journal de Méd. de Saint-Petersbourg*, 1826, — et *Bullet. des Sciences méd.*, t. XVI, p. 55.

(2) Jos. Frank; *Præzeos*, t. I, p. 24.

(3) Tcharou Kofski; *Journal de Méd. de Saint-Petersbourg*, 1829. — *Bulletin des Sciences méd.*, t. XX, p. 387.

(4) Fidler; *De febribus intermitt. diss.* Pragæ, 1784. (Klinkosch; *Diss. prag.*, t. II, p. 411.)

(5) Trnka, t. I, § 33. — Hildenbrand, l. c.

(6) Lorentz a soigné, en 1808, les militaires français qui étaient en garnison dans cette résidence. Il apprit que les fièvres intermittentes s'y montrent au printemps et en automne; elles sont surtout quotidiennes, et prennent un caractère épidémique prononcé, tous les deux ou trois ans. *Postdam* est bâti dans une vallée, près de deux petites rivières et de lacs. (*Journal général*, t. XXXIII, p. 361.)

(7) Otto; *Expérience*, t. IV, p. 377.

Mais aucune des contrées septentrionales de l'Europe n'est plus souvent parcourue par les fièvres intermittentes que la Hollande. Son sol est bas, avoisiné par la mer, traversé par des rivières et des canaux. Aussi, l'atmosphère y est-elle constamment humide. L'humidité est accrue fréquemment par la rupture des digues, les débordements et l'écoulement insuffisant des eaux. Sylvius Deleboë a laissé l'histoire de deux épidémies qui ravagèrent Leyde en 1667 (1) et 1669 (2).

La Zélande est de toutes les provinces hollandaises celle dont la disposition est la plus favorable à la production des fièvres. Formée de plusieurs îles séparées par la mer ou par les branches de l'Escaut, on la représente comme un vaste marais à demi-desséché, bordé d'une ceinture de digues; le sol offre une fange épaisse toujours humide, mais d'une très-grande fertilité (3).

L'île principale de la Zélande est Valcheren, dont Middelbourg est la ville principale. Raymond nous a transmis ses remarques sur les fièvres qui y règnent habituellement. Il nous montre ce pays toujours prêt à être envahi par la mer, dont le niveau est supérieur à celui du sol, lequel n'est défendu que par une bordure de sable et des digues. On y est privé d'eau douce; l'eau de pluie recueillie dans des citernes sert seule à la boisson (4).

La Hollande n'a pas été seulement funeste à ses habitants. Elle s'est montrée plus cruelle encore envers les étrangers venus accidentellement en occuper le territoire. Une armée anglaise, forte de seize mille hommes, y débarqua en 1745, pour aller rétablir sur son trône la reine de Hongrie. Pringle, Grainger, Home (5), nous apprennent que les fièvres

(1) *Tractatus IV. — De febre epidemica Lugd.-Bat., an. 1667 Plures affligente.* (Opera, p. 794.)

(2) *Tract. X. De affectu epidemico, ab augusto mense 1669, ad finem januarii 1670, in Leidensis urbis incolas seviente.* (Idem, p. 815.)

(3) Cahaguet; *Aperçu sur la fièvre de Zélande.* (Thèses de Paris, 1807, n° 58.)

(4) J. Raymond; *Februm interm. autumn. quotannis mittelburgi grassantium.* Duisburgi, 1767. (Baldinger; *Sylloge*, t. I, p. 34.)

(5) L. C., p. 447.

intermittentes et rémittentes s'emparèrent des soldats les années suivantes. En 1748, un été très-chaud avait suivi de près une inondation extraordinaire (1).

Ce fut encore une armée anglaise qui, en 1809, eut à souffrir de son séjour sur ce sol inhospitalier. La prise de Flessingue et l'envahissement de Valcheren furent bientôt suivis des plus grands désastres. On porte à neuf mille le nombre des individus que frappa la fièvre dite des polders. Malgré les nombreuses évacuations de malades, il y en avait toujours cinq ou six cents dans les hôpitaux de la localité (2). Gilbert Blane, chargé par le gouvernement anglais de rechercher les causes de cette grave épidémie, les trouva dans la disposition du sol, son humidité et les émanations qui en résultent (3). Il aurait pu ajouter les ruines laissées sur le passage des troupes, les nombreux cadavres qui viciaient l'air, et la saison très-défavorable pendant laquelle l'expédition avait été entreprise.

L'extrême propreté dont les hollandais se font une loi, l'entretien soigneux des canaux et des digues, l'écoulement des eaux rendu plus facile, la culture parfaite du sol, diminuent l'intensité ou la fréquence des épidémies. Les habitants des campagnes y sont moins exposés que ceux des villes (4).

Les fièvres épidémiques sont causées par les inondations inévitables à certaines époques, par les grandes vicissitudes de l'atmosphère, et par les fortes chaleurs de l'été suivant.

La province de Groningue, quoique la plus salubre de toutes, subit en 1826 ces fâcheuses conséquences. La fièvre, d'abord intermittente, devint rémittente et pernicieuse (5). En

(1) Blanke; *De febre tertiana intermittente soporosa, etc.* Halle-Magdeb., 1763.

(2) Hamilton; *Med. and physie. Journal*, t. XXV, trad. de Macartan. (*Journal de Sédillot*, t. XLVI, p. 340.)

(3) *Medico-chirurgical Transact.*, t. III, p. 1.

(4) Martel; *Diss. sur les fièvres intermittentes*. Paris, 1803, n° 79.

(5) Bakker; *Epidemie quæ anno 1826 urbem Groningam ad stixit in brevi conspectu posita*. (V. J. Frank; *Delectus opusculor.*, t. III, p. 3.) Traduit et annoté par M. Gendrin; *Journal général de Méd.*, 2^e série, t. XXXVIII, p. 32. — V. encore l'extrait du Rapport d'une Commission. (*Bullet. des Sciences méd.*, t. XII, p. 308.)

même temps régnait une épidémie analogue à Jever, petite ville peu distante de Groningue (1).

L'Espagne, si différente par sa situation géographique, par sa configuration physique, l'élévation de ses terrains, n'est cependant pas exempte de fièvres périodiques. N'oublions pas que c'est à Madrid ou dans ses environs, que Mercado a étudié la fièvre tierce pernicieuse. André Piquer signale certaines contrées du royaume de Valence, voisines des rives du Xucar, comme souvent exposées aux ravages de la fièvre intermittente (2).

L'Italie l'emporte de beaucoup sous le rapport de la fréquence de ce genre d'affection. La déesse fièvre avait jadis à Rome un temple. On cherchait ainsi à apaiser ses fureurs (3). Divers passages de Cicéron, de Sénèque, d'Horace, prouvent l'insalubrité de la ville éternelle. Galien y étudia l'hémittité. Dans ces temps modernes, les fièvres graves dont Rome est affligée tous les ans, ont été observées par plusieurs médecins français, surtout par M. le baron Michel (4), et son élève le docteur Millet (5); par MM. Audouard (6), Féburier (7), Bailly de Blois; et dans ces dernières années, par les médecins militaires qui ont accompagné les troupes françaises.

Le bassin de Rome, circonscrit par les monts Ciminiens, l'Apennin, le Soracte, etc., est traversé par les sinuosités nombreuses du Tibre, dont le cours est peu rapide; le jour, la chaleur est excessive; la nuit, l'humidité est extrême. Tous les quartiers de Rome ne sont pas également insalubres. Les environs du Vatican et de l'hôpital du Saint-Esprit sont presque inhabitables en été. Bailly y voyait, tous les soirs, en été,

(1) Popken; *Hist. epidemix anno 1826 Jeveræ observatæ*. (Joseph Frank; *Delectus opusculorum*, t. III, p. 61.)

(2) *Fièvres*, p. 405.

(3) *De matheis, sul culto reso, etc.* Roma, 1814. (V. *Now. Journal*, t. XV, p. 44.)

(4) *Statistique médicale de l'hôpital du Gros-Caillou*. Paris, 1842.

(5) *Obs. de fièvres intermittentes pernicieuses*. Paris, 1815, n° 54.

(6) *Annales cliniques de Montpellier*, t. XVI, p. 5, 169.

(7) *Considérations sur les causes et le traitement des fièvres intermittentes*. (Thèses de Paris, 1333, n° 198.)

un brouillard épais et d'une odeur spéciale (1). Cet observateur attribue à l'air chargé de cette vapeur une action toute particulière sur le système nerveux de la tête (2).

Les marais Pontins, qui s'étendent le long de la côte occidentale de l'Italie, depuis Astura jusqu'à Terracine, sont célèbres par leur insalubrité meurtrière. On n'y voit que très-peu de maisons, qui même sont désertes en été; les relais de poste sont seuls habités. A l'époque de la moisson, ces marais fertiles attirent de nombreux travailleurs, qui y trouvent souvent la maladie et la mort. Il est très-dangereux d'y séjourner ou même de les traverser la nuit pendant les grandes chaleurs.

De riches villas des environs de Rome n'offrent pas moins de danger aux mêmes époques. Ardée, Ostie, ne comptent alors presque pas d'habitants (3).

Le voisinage de Sienne et de Pise présente de vastes contrées marécageuses nommées *maremme*, dont le sol est fertile, couvert habituellement de nombreux troupeaux, mais dont l'air est très-insalubre (4). Le fameux lac de Trasimène, à trois lieues de Pérouse, les lacs de Bolsena, de Bracciano, de Vico, nuisent aussi à la santé des individus qui en habitent les bords. Les environs de Naples ont pareillement leurs marais (5), et la vaste plaine de Catane, en Sicile, n'est pas moins fertile en fièvres intermittentes.

La culture du riz dans les contrées basses et submersibles de l'Italie septentrionale, y favorise considérablement la production de ces fièvres.

Tous les points de l'Algérie ne sont pas également malsains. Bone paraît l'emporter sur tous les autres : une immense plaine marécageuse touche cette ville (6). Bougie passait pour l'endroit le plus sain; cependant, en 1834, elle devint le théâtre

(1) *Traité anatomico-path. des fièvres intermittentes simples et perniciosus*, p. 129

(2) P. 142.

(3) Féburier, p. 11.

(4) Koreff; *De regionibus Italiae aere pernicioso contaminatis, etc.* Berolini, 1817, p. 5.

(5) Martinez; *Topographie de Naples*. (Thèses de Paris, 1834, n° 214, p. 23.)

(6) *Topographie de Bone*, par Dufour, 1836, n° 205.

d'une épidémie formidable (1). La plaine de la Mitidja est célèbre par sa fertilité et par les dangers qu'elle fait courir à ses habitants (2).

Les fièvres périodiques sont endémiques dans presque toute l'Algérie. En été, elles revêtent un caractère de gravité, qui a permis d'en étudier les nuances les plus tranchées, d'en suivre tous les degrés, et de s'assurer des rapports qu'ont entre elles toutes les affections dues à la même cause, l'infection paludéenne.

Cette infection exerce encore ses ravages dans beaucoup d'autres régions, soit de l'Afrique, soit de l'Asie; à Madagascar (3), à Bencoolen (4), à Aracan (5), dans tout le Bengale et surtout là où on cultive le riz, ainsi que l'a remarqué Annesley (6), et selon les observations de Twining, pendant la saison des pluies (7). Nous la verrons susciter en Amérique des pyrexies périodiques d'un caractère très-grave : la fièvre rémittente, la perniciose (8) et spécialement la *congestive fever*.

Je n'ai pas encore mentionné la France, et cependant notre belle patrie n'est point à l'abri de cette influence délétère. Sur les bords de la Méditerranée se trouve une série à peine interrompue de terrains bas et marécageux, où les fièvres périodiques sont extrêmement communes. L'ouvrage de Baumes sur les fièvres rémittentes, les observations nombreuses consignées dans les Annales cliniques de Montpellier, le Traité des Fièvres de M. Gouraud père, prouvent que le sud-est de la France ressemble, quant aux formes graves des maladies périodiques, à l'Italie et au nord de l'Afrique.

(1) Martenet; *Journ. des Conn. méd.-chir.*, t. II, p. 302.

(2) D'Hamelincourt; *Fièvres perniciosus observées dans la Mitidja*. (Thèses de Paris, 1842, n° 217.)

(3) Dans la partie sud-est. (Taburet; Thèses, 1834, n° 29.)

(4) Lind; *Mal. des européens dans les pays chauds*, t. I, p. 108.

(5) Grierson; *Transact. of. the med. Soc. of Calcutta*, t. II, p. 211.

(6) *Researches into the causes, nature and treatment of the more prevalent diseases of India*. London, 1828, p. 63.

(7) *Clinical illustrations of the more important diseases of Bengal*, t. II, p. 291.

(8) A la Nouvelle-Orléans, M. Thomas a vu, en six ans, 109 cas de fièvres perniciosus. (*Bullet. acad. de Méd.*, t. I, p. 475, et t. II, p. 612.)

Le département de l'Ain est marécageux, couvert d'étangs ou de lacs artificiels, qui signalent leur propriété malfaisante par l'état habituellement cachectique des habitants, et par les fièvres graves qui les affectent chaque année. A l'hôpital de Montluel, les fièvres intermittentes et rémittentes forment les trois septièmes des maladies qu'on y traite ⁽¹⁾.

La ville de Bourg, située au fond d'un bassin cultivé, non loin du Jura et des Alpes, sur les bords d'une petite rivière sujette aux débordements, était encore rendue malsaine par des rues étroites et mal alignées, mal pavées, et des habitations mal éclairées, peu aérées. Aussi, dans cette ville, les fièvres intermittentes donnaient-elles, à elles seules, en automne, plus de la moitié des malades ⁽²⁾.

La Brenne, dans le département de l'Indre ⁽³⁾, peut rivaliser avec la Dombes, la Bresse et la Sologne. Les fièvres intermittentes sont comme inhérentes à ce sol inculte et désert, fréquemment inondé et parsemé de quelques monticules.

Le département d'Indre-et-Loire, très-fertile, mais traversé par plusieurs rivières dont le cours est lent, et qui sont sujettes à des débordements, présente habituellement beaucoup de ces fièvres ⁽⁴⁾.

En Lorraine, de vastes étangs répandent l'humidité. Celui de Lindrebasse ⁽⁵⁾ est une cause permanente de fièvres périodiques. Bitche est situé au fond d'un entonnoir entouré de hautes montagnes, d'eaux stagnantes et de forêts ⁽⁶⁾.

L'Alsace n'est pas dans des conditions meilleures. Strasbourg est une ville extrêmement humide. Entourée de fossés où l'eau séjourne, de prairies parfois submergées, coupée de nombreux canaux qui lui ont fait donner le nom de *Venise alsacienne*,

⁽¹⁾ Nepple, p. 301.

⁽²⁾ Hudellet; *Topographie de Bourg*. Paris, 1829, n° 226, p. 34.

⁽³⁾ Franquelin; *Topographie de la Brenne*. (Thèses de Paris, 1809, n° 30.) — V. les *Études sur la fièvre intermittente dans le département de l'Indre*, par M. Lambron. (Analyse de M. Fauconneau. — Dufresne; *Union médicale*, 1852, p. 410.)

⁽⁴⁾ Maingault; *Bullet. de l'Acad. de Méd.*, t. III, p. 285.

⁽⁵⁾ Assalon; *Gaz. méd.*, t. XIII, p. 497.

⁽⁶⁾ Dauvais; Thèses de Strasbourg, 1849, n° 204.

baignée par le Rhin, cette ville est très-exposée aux fièvres intermittentes, comme le prouvent les observations des professeurs Tourdes ⁽¹⁾ et Forget, et d'un grand nombre de praticiens ⁽²⁾.

Dans l'Aisne, à Anizy-le-Château, ce sont encore des étangs, des ruisseaux sujets aux débordements, un sol bas et toujours humide ⁽³⁾.

Presque tout le littoral de l'Océan présente, de distance en distance, des contrées où la fièvre est endémique. Carentan, dans la Manche, entouré de marais, y est sujet tous les ans ⁽⁴⁾. La Vendée, parsemée de localités marécageuses, a offert, de 1830 à 1835, aux médecins militaires, l'occasion d'observer les fièvres périodiques de tous les types ⁽⁵⁾. Nantes y est également exposée. Les marais de Donges, situés à l'ouest du département de la Loire-Inférieure, produisent des fièvres intermittentes simples et rarement pernicieuses ⁽⁶⁾.

C'est surtout dans la Charente-Inférieure que la fièvre semble avoir établi son empire. Rochefort, entouré de vastes plaines, de fossés dont l'eau s'écoule lentement, recevant les effluves qui s'élèvent des marais de Brouage, est depuis longtemps considéré comme l'un des ports les moins salubres. Les fièvres s'y montrent violentes tous les ans ⁽⁷⁾. Toutefois, il paraît que depuis les travaux d'assainissement qui ont été exécutés, l'insalubrité de cette ville a notablement diminué; que les rechutes y sont moins fréquentes qu'autrefois, et que la

⁽¹⁾ Le professeur Tourdes traita, en 1824, à l'hôpital militaire, 1,500 fiévreux. Les fièvres intermittentes formaient plus des deux tiers des maladies. (*Journ. de la Soc. des Sciences agricoles et des arts de Strasbourg*, 1825, p. 95; — et *Bullet. des Sciences médicales*, t. XII, p. 147.)

⁽²⁾ *Gaz. méd. de Strasbourg*, 1843, p. 268.

⁽³⁾ Penant; *Bullet. de l'Ac. de Méd.*, t. I, p. 153.

⁽⁴⁾ Gislou; *Diss. sur la fièvre intermittente*, 1813, n° 84.

⁽⁵⁾ V. les Mém. de M. Bonté et de M. Manceau. (*Recueil des Mém. de Méd. militaire*, t. XXXVI, p. 140; et t. XXXVIII, p. 86.)

⁽⁶⁾ Barbin; *De l'influence du voisinage des marais*. (Thèses de Paris, 1838, n° 123, p. 13.)

⁽⁷⁾ Lucadou; *Mém. sur les maladies les plus familières à Rochefort*. Paris, 1787. — Thévenot; *Esquisse médicale sur la ville de Rochefort, ou Considérations sur les fièvres intermittentes*. (Thèses de Paris, 1826, n° 16.)

mortalité y est moindre qu'on ne l'avait avancé (1). L'arrondissement de Marennes, occupé par des marais salants, *gâts* et doux, est aussi, dans les mois d'août et de septembre, le foyer de pyrexies intermittentes quelquefois pernicieuses (2).

Le département de la *Gironde* est l'un de ceux dans lesquels on observe encore un grand nombre de fièvres intermittentes.

Il sera facile d'en juger par l'exposé suivant.

La clinique médicale de l'hôpital Saint-André de Bordeaux a reçu en quatorze ans, de 1839 à 1852, près de 46,000 malades. Sur ce nombre, il y a eu 3,495 fièvres périodiques; ce qui fait le cinquième. La clinique interne n'a que deux salles, l'une d'hommes, l'autre de femmes, formant une population habituelle d'environ 65 individus. Quatre autres services médicaux reçoivent un nombre à peu près pareil de malades.

Il est utile, sous le rapport de l'influence des localités, de rechercher quelles sont les parties du département de la *Gironde* qui fournissent le plus de fièvres intermittentes.

Elles n'en donnent pas toutes un nombre égal. Notre territoire est partagé par la *Garonne* en deux moitiés presque égales : l'une, au sud-ouest, confronte à la rive gauche du fleuve; l'autre, au nord-est, à la rive droite.

Ces deux grandes régions ne sont pas seulement séparées par cette limite naturelle. Elles diffèrent par la disposition de leur surface, leur nature géologique, leur population et l'état physique et moral des habitants.

La partie de la rive droite, comprenant les arrondissements de *Blaye*, *Libourne*, *La Réole*, représente un ovale irrégulier dont la surface est inégale, parsemée de coteaux, de vallons, de plateaux élevés. Elle est traversée par une grande rivière (la *Dordogne*) et par de nombreux cours d'eau; le fonds en est argileux et calcaire.

La seconde, formée par le *Médoc*, *La Teste*, l'arrondissement de *Bazas*, décrit un triangle dont le sommet s'avance

(1) M. Lefèvre; *Journ. des Conn. méd.-chirurg.*, t. XIII, 1846, p. 17.

(2) Constans; *Topographie de Marennes*. (Thèses de Paris, 1836, n° 313, p. 11.)

au nord, dans la mer, sous le nom de *Pointe de Grave*, dont la base se continue au midi avec le département des *Landes*, et dont le côté ouest est baigné par l'Océan et bordé par une longue rangée de dunes. Ce grand plateau s'élève graduellement du nord au sud. Il est siliceux à la surface; il offre, à l'est, les graves de *Bordeaux* et du *Médoc*, et à l'ouest, ces immenses terrains de *landes incultes* ou partiellement cultivées que couvrent çà et là des étangs, des lagunes et des marais.

Ainsi, ces deux parties du département de la *Gironde* sont très-différentes quant à leur disposition géologique. Elles diffèrent aussi sous le rapport de la population comparée à la superficie du territoire occupé. Les arrondissements de *Lesparre* et de *Bazas* ont 3,244 kilomètres carrés de surface, et les arrondissements de *Blaye*, *Libourne* et *La Réole* n'en ont que 2,788. Néanmoins, la population des deux premiers n'est que de 91,332 individus, tandis que celle des trois derniers s'élève à 206,915. Ce qui donne 33 habitants par kilomètre carré pour les contrées de la rive gauche, et 70 pour celles de la rive droite.

Les habitants des *Landes*, ou de la rive gauche, voisins des lieux marécageux, sont d'une taille peu élevée, maigres, pâles, lents dans leurs déterminations et leurs mouvements. Ceux des contrées de la rive droite sont en général actifs et robustes.

La ville de *Bordeaux* appartient à la rive gauche. Elle fut bâtie sur un terrain marécageux. Son centre recevait jadis, dans un grand bassin, les eaux de la *Garonne*. Elle est traversée par deux ruisseaux. Ses environs, bas et humides, étaient encore, dans le siècle dernier, d'une extrême insalubrité. Ils formaient comme une ceinture de marais. Fréquemment, en été et en automne, des épidémies meurtrières, qu'on désignait sous le nom de peste, ravageaient ses faubourgs. C'étaient des fièvres intermittentes dont le caractère perniciosus ne tardait pas à se déceler. Mais un saint prélat, mû par une ardente charité, le cardinal de *Sourdis*, archevêque de *Bordeaux*,

avait, dès l'année 1611, entrepris le dessèchement des marais de l'ouest. De grands travaux d'assainissement, poursuivis depuis 50 ans, sur les sollicitations réitérées de la Société de Médecine, ont rendu notre ville une des plus salubres de France. De belles promenades ont remplacé des cloaques infects; des constructions régulières et même élégantes se sont élevées de toutes parts; des canaux, des aqueducs ont été creusés, les marais voisins ont été desséchés et livrés à la culture; en un mot, Bordeaux a complètement changé d'aspect. Néanmoins, le sol paludéen sur lequel ses premiers fondements furent jetés, est demeuré le même. Les qualités défavorables du fonds existent, bien que neutralisées par les transformations et les améliorations de la surface.

Ces distinctions établies, voyons en quelles proportions se présentent les fièvres intermittentes fournies par ces trois sources : 1^o la ville de Bordeaux; 2^o les contrées appartenant à la rive gauche; 3^o celles de la rive droite. La première division a donné, dans les quatorze années indiquées, 1,133 malades, la seconde 934, la troisième 291. Plusieurs centaines de malades provenaient des départements voisins.

Ces chiffres font ressortir de la manière la plus évidente l'influence de la diversité des localités sur la santé des habitants, et principalement sur la production des fièvres périodiques.

6. — Circonstances locales qui favorisent la production des fièvres périodiques. — Il résulte de la revue qui précède, que peu de contrées sont à l'abri des fièvres périodiques, et que ces maladies se manifestent surtout dans les lieux bas, humides, dans ceux où l'eau stagne sur de larges surfaces, comme dans les marais.

Les lacs, les étangs, dont le niveau reste toujours le même et dont les eaux se renouvellent en partie, n'ont pas les mêmes inconvénients.

Les bords fangeux de la mer, alternativement couverts, puis séchés et échauffés par les rayons du soleil; les baies,

les golfes, dans lesquels l'eau séjourne et où se font des dépôts de sable ou de vase qui les comblent; les rivières ou les ruisseaux peu profonds et tortueux, dans lesquels l'eau ne coule qu'avec lenteur; les canaux et les fossés, où elle est arrêtée et subit une lente évaporation, sont des causes d'insalubrité que l'on peut, jusqu'à un certain point, comparer aux marais.

Si la difficulté dans l'écoulement ordinaire des eaux augmente, un débordement ne tarde pas à s'effectuer. De là, un surcroît d'humidité et d'insalubrité.

Une petite rivière, la Leine, qui baigne Goettingue, est sujette à s'enfler et inonde alors les parties basses de la ville. Zimmermann, qui logeait dans ce quartier, chez Haller, était souvent attaqué de fièvre tierce, ainsi que la plupart des habitants de la même maison (1).

A Boulogne-sur-Mer, les fièvres intermittentes étaient peu fréquentes. En 1806, on arrêta par une écluse les eaux de la Liane. Bientôt une infiltration eut lieu, les terrains les plus bas furent submergés, les aqueducs de la ville ne purent plus se dégorger. Alors, les fièvres intermittentes se répandirent et durèrent avec ténacité pendant l'automne et l'hiver (2).

Les débordements fréquents de la Somme, surtout au voisinage des tourbières, produisent des résultats analogues (3).

Pendant la guerre de sept ans, les Français, qui occupaient la ville de Giessen, voulurent la mettre à l'abri d'un coup de main. Les eaux qui environnaient la place furent arrêtées. Au printemps survinrent des pluies abondantes; en outre, il y eut une fonte subite des neiges. L'eau non-seulement remplit les fossés, mais pénétra dans les quartiers les plus bas; les puits se remplirent d'un liquide infect. Une fièvre intermittente très-grave ne tarda pas à sévir (4).

La même chose eut lieu à Mayence, lors du siège de 1793 (5).

(1) *Traité de l'expérience*, t. II, p. 344.

(2) Bailly; *Journ. de Corvisart*, t. XIV, p. 163.

(3) Letellier; *Diss. sur les fièvres intermittentes*. Paris, 1803, n^o 134.

(4) Borchelmann; *Bigæ febrium intermitt. ann. 1761 giessæ epidemic. propositæ*. (*Acta hassiaca*, p. 165.)

(5) Burkard; *De febr. intermitt. Argentorati*, 1808, p. 13.